Bureau météorologique.

Washington, 19 janvier — Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau; plus chaud; vents d'est légers.

Exposition de Tableaux.

Nous avons en ce moment à la Nouvelle-Orléans, dans une des salles de la Bibliothèque Fisk, une exposition de peintures à l'huile, d'aquarelles, de dessins, extrêmement intéressante et qui mérite d'attirer l'attention de tous les amateurs.

Elle n'est pas très considérable; elle ne compte guère qu'une vingtaine d'exposants, et le chiffre des cadres ne s'élève pas au-delà de quatre-vingts, mais ces œuvres ont toutes ou presque toutes une sérieuse valeur. Les exposants, dames et messieurs, ne sont pas de simples amateurs, comme on pourrait le croire; ce sont de véritables artistes, qui ont passé leur vie dans les ateliers, qui sont eux-mêmes auteurs de toiles très estimées, ici et ailleurs. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails, mais il nous est bien permis de citer quelques-unes des personnes à qui nous devons cette charmante exposition: M. T. Poincy, par exemple; M. Coulon, M. Westfeldt, les deux professeurs E. et W. Woodward et surtout M. Wickstrom, un travailleur infatigable, l'auteur de superbes paysages et de marines très remarquées des connaisseurs.

Nous citerons, parmi les dames, Mme Walter Saxon dont on admirait beaucoup, hier, trois excellentes toiles pleines de vie et de coaleur; Mme Roberts Smith, Miss Julia Massie, Miss Maria Seebold et plusieurs autres dont les noms nous échappent.

Ce qu'il faut surtout relever dans ces productions, c'est la vie qui les anime, c'est le sentiment profond du coloris, généralement plus développé dans les pays méridionaux que dans les contrées du Nord. La raison en est bien simple: le ciel y est plus brillant, l'air plus limpide, les objets s'y détachent avec un relief étonnant, qui se reflète dans l'œuvre des peintres. C'est ce que certaines personnes remarquaient hier, à l'exposition de l'Association des Artistes, en même temps qu'elles regrettaient de ne pas voir la salle pleine comme, elle eût dû l'être, le lendemain d'une ouverture. S'il y a une ville où l'on devrait encourager les beaux arts, la peinture surtout, la premier de tous peut-être, c'est bien la Nouvelle-Orléans. Aussi espérons-nous voir, à partir d'aujourd'hui, la foule se presser dans la salle de la Bibliothèque Fisk.

Dreyfus a avoué deux fois.

La chambre criminelle de la cour de cassation vient dêtre récemment appelée à recueillir une déposition des plus graves, à laquelle aucun des journaux partisans de la revision, qui se prétendent généralement si bien informés des détails de leur affaire, n'a jugé à propos de faire la moindre allusion.

Le fait, cependant, vaut d'être mis en lumière, car il confirme la déposition du capitaine Lebrun-Renaud.

Il est aujourd'hui certain, judiciairement prouvé par un témoignage dont personne ne pourra mettre en doute la bonne foi, que Dreyfus a avoué sa culpabilité, et cela non pas à une seule personne, le capitaine Lebrun-Renaud, mais à un deuxième confident, qui est venu déposer ces jours derniers devant la cour.

C'est un garde républicain qui était de service dans la voiture cellulaire qui a transporté Dreyfus, après sa dégradation, de l'École-Militaire au Dépôt. A cet homme, Dreyfus a déclaré:

«—Eh bien! «si je suis coupable.... il y en a d'autres».»

Le garde n'avait pas, à la première heure, attaché à cette déclaration, pourtant si grave, l'importance qu'elle comportait.

Habitué aux protestations d'innocence des coupables qu'il avait eu l'occasion de conduire nombre de fois, il jugea que Dreyfus, en prononçant les paroles que nous venons de rapporter, n'avait fait que se conformer à la tradition habituelle des condamnés dont le premier sentiment est de proclamer leur innocence ou de dénoncer la culpabilité de complices imaginaires.

Le garde ne fit donc part à ses chefs de cet incident, qu'encore une fois il considérait comme sans intérêt, que lorsque la suite des événements lui eut appris dans quelles conditions Dreyfus avait avoué son crime au capitaine Lebrun-Renaud, et aussi avec quelle mauvaise foi ces aveux étaient contestés.

—Mais Dreyfus m'a avoué à moi aussi, déclara ce soldat à plusieurs de ses camarades—et il demanda à instruire ses chefs de la scène dont il avait été témoin. Son récit fut recueilli par un commandant de la garde et le gouverneur de Paris, mis à son tour au courant, fit toutes diligences nécessaires pour qu'un témoignage aussi important n'échappât pas aux investigations des conseillers enquêteurs.

La chambre criminelle a, depuis quelques jours, reçu la déposition de ce garde, qui a affirmé devant elle avoir entendu de Dreyfus ces mots:

«—Eh bien! si je suis coupable... il y en a d'autres.»

Voilà un fait bien net et précis.

Pourra-t-on encore prétendre que Dreyfus n'a pas avoué une culpabilité qu'il a essayé d'excuser dans sa conversation avec M. Lebrun-Renaud et qu'il aurait ensuite affirmée devant un soldat?

RÉCEPTIONS DU 1er JANVIER.

A L'ELYSEE.

Le 1er janvier a, de tout temps été, pour les chefs d'Etat, en France, un jour particulièrement terrible.

Des successifs Présidents de la République, c'est M. Grévy qui, ce jour-là, souffrait le plus, non seulement de se tenir debout à la même place, plus d'une heure le matin — près de deux heures l'après-midi — mais encore et surtout d'avoir incessamment le cerveau en éveil pour l'échange de rapides et variés compliments.

Par bonheur pour lui, M. Félix Faure est plus solide et plus vif. Habitué aux voyages et aux visites, il a à sa disposition de nombreux vocables de circonstance et sait, d'un mot être agréable aux gens.

A dix heures du matin, il se tenait, entouré du général Bailloud, de M. Le Gall et de tous les membres de ses maisons civile et militaire, dans le salon de l'Hémicycle, où MM. Crozier et Mollard, en grand uniforme, lui ont amené, tour à tour, MM. Charles Dupuy, président du Conseil, et les membres du gouvernement.

Puis, M. Loubet, venu en même temps que les vice présidents et les secrétaires du Sénat.

Peu après, M. Paul Deschanel, avec les autres membres du bureau de la Chambre.

Un grand nombre de sénateurs et de députés appartenant à toutes les fractions du Parlement, ont été alors présentés à M. Félix Faure par MM. Loubet et Deschanel.

Ces derniers, selon l'usage, s'étaient, de leurs palais respectifs, rendus à l'Elysée, précédés et suivis de cuirassiers. Il n'en faut pas davantage pour retenir aux abords du palais présidentiel, du Luxembourg et du Palais-Bourbon, les badauds qu'intéresse toujours un cortège officiel.

Faubourg Saint-Honoré, ceux qui, depuis neuf heures du matin, contemplaient la garde républicaine à cheval massée devant l'Elysée, ont été payés de leur patience quand ils ont vu, à onze heures, le cortège présidentiel sortir en grand apparat de l'Elysée.

Dans le premier landau, M. Félix Faure, le président du Conseil, les chefs de ses maisons militaire et civile. Dans les autres, les ministres.

Le cortège se rend d'abord au Luxembourg par le faubourg Saint-Honoré et le boulevard Saint-Germain, puis à la Chambre.

Bien que les visites aient été fort courtes, il est plus de midi quand on revient à l'Elysée, où le Président de la République a invité à déjeuner ses ministres, les officiers et les membres de ses deux maisons, le général Zurlinden, gouverneur de Paris; le général Davout, duc d'Auerstædt, grand chancelier de la Légion d'honneur; le cardinal Richard, archevêque de Paris; MM. Crozier, directeur du protocole; Mollard, chef adjoint; le capitaine commandant l'escorte présidentielle et le commandant du poste de l'Elysée.

Pendant le repas, les salons s'emplissent des représentants de tous les corps d'Etat.

Ils ont été convoqués par leurs chefs respectifs pour une heure, et, comme il ne pourrait y avoir dans les salons assez de sièges pour les nombreux personnages qui y sont amoncelés, beaucoup de magistrats, d'officiers, de membres de l'Institut ne dissimulent pas qu'ils sont très fatigués quand la réception commence—c'est-à-dire à deux heures cinq.

De nouveau, M. Félix Faure se retrouve dans le salon de l'Hémicycle, où MM. Crozier et Mollard vont lui amener, selon l'ordre réglé par le décret de messidor, tous les représentants des nations étrangères, puis ceux des grands corps de l'Etat.

La grande salle à manger d'été est réservée aux membres des ambassades, en grand uniforme. Le spectacle offert par cette salle, où il n'y a que d'admirables costumes de couleurs et de formes diverses, est unique, mais par malheur s'éteint de minute en minute, à mesure que le cortège défile, M. Crozier introduisant, l'un après l'autre, les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires accrédités près le gouvernement français.

Quand tous se trouvent devant M. Félix Faure, Mgr Clari, nonce apostolique, doyen du corps diplomatique, prononce l'allocution suivante:

Monsieur le Président de la République,

J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence le corps diplomatique accrédité près du gouvernement de la République française.

Interprète des sentiments de mes éminents collègues, auxquels ont été confiés les plus hauts intérêts des nations, et pénétré d'une sincère admiration et d'un vif amour envers le noble pays que vous représentez si dignement, monsieur le Président, je vous remercie des nombreuses marques d'estime que vous nous prodiguez et de la bienveillance que vous nous témoignez dans nos rapports avec votre gouvernement.

Je prie la providence du Dieu tout-puissant de bénir et de protéger toujours votre personne et la grande nation française dont tout le monde admire la chevaleresque générosité de caractère et l'inépuisable fécondité du génie.

Je fais les vœux les plus ardents pour le maintien de la paix, laquelle assurera le bonheur de la société, le bien-être des peuples et la marche de la civilisation.

Le Président de la République répond en ces termes:

Je remercie le corps diplomatique des vœux que son éminent doyen vient de m'exprimer si chaleureusement pour la France et pour le Président de la République.

Je suis d'autant plus touché de ces sympathies, qu'elles répondent entièrement aux sentiments qui nous animent nous-même à l'égard des souverains et des chefs d'Etat dont je suis heureux de saluer ici les représentants.

Vous ne vous êtes pas mépris, monseigneur, en rappelant les traits qui vous paraissent charactériser plus particulièrement le génie de la nation française, et en appréciant, comme vous venez de le faire, les mobiles qui dirigent l'action de la République dans le monde.

La France a toujours placé au premier rang de ses préoccupations l'affermissement de la paix, ce bien si précieux pour le bonheur des peuples, et ce n'est pas au cours de l'année qui vient de s'écouler qu'on a pu mettre en doute la sincérité de nos efforts et la valeur de notre concours.

Aussi notre patrie poursuit-elle, calme et confiante, la tâche qui lui est dévolue, sachant que ses intérêts comme ses aspirations sont liés au triomphe des idées de droit, de concorde et de progrès.

LETTRE DE M. ZOLA.

L'«Aurore» publie la lettre suivante, adressée par M. Zola à un de ses intimes sous une date récente:

Mon cher et grand ami,

Merci de votre bonne et longue lettre, dans laquelle vous m'exposez, avec une admirable clarté, quelle est, à vos yeux, ma situation actuelle, et les obligations qui en découlent pour moi.

Je vous avoue que je garde l'absolue conviction que ma rentrée est maintenant possible en France, que nous saurions bien empêcher le gouvernement de recommencer le procès de Versailles avant que la cour ait terminé son enquête, et que ce serait un nouveau succès pour nous. Mais je m'incline, puisque vous m'affirmez que mon retour mettrait en péril les autres lutteurs et nuirait à la cause. C'est bien certainement le plus gros sacrifice que je lui ai fait jusqu'à ce jour.

Mon état d'âme est que je suis las de paix et de sécurité. Vous n'imaginez pas mon angoisse, tous les matins, en lisant les journaux. Il me semble que je ne suis plus bon à rien, que je suis un mort, pendant que les autres se battent. Et cela va durer pendant des mois encore, loin de tous ceux que j'aime, loin de mes habitudes d'esprit et de cœur.

Quant à changer de refuge, à quoi bon! Ce serait comme un malade qui se retourne dans son lit de fièvre. Je suis installé ici, il faudrait recommencer ailleurs toute cette installation difficile et dangereuse. Je ne bougerai donc pas, c'est plus simple et plus digne. Toutes sortes de raisons me décident à rester ici.

Vous me demandez ce que je pense des événements, du lointain où je suis. La victoire me paraît désormais certaine, mais je suis convaincu que, jusqu'au dernier moment, le parti des bandits fera tout pour entraver la justice. L'héroïque Picquart paraît sauvé, grâce à vous d'ailleurs: c'est Urbain Gohier, c'est Reinach, qui vont être traqués; et la veille même de l'acquittement de Dreyfus, vous verrez encore quelque tentative imbécile et monstrueuse. Ah! notre pays! c'est à lui que je songe, avec une inquiétude de toutes les heures. Au lendemain de notre victoire, que de décombres, et pourrons-nous jamais rebâtir la maison, avec tous ces matériaux pourris! Là est le terrible demain.

Merci pour votre si tendre dévouement dans toutes les affaires secondaires.

Je m'en désintéresse un peu, je le confesse; car je vous répète que je me considère comme un mort, puisque me voilà pour tant de jours rayé de mon pays, au loin et muet. Enfin, je puis travailler, c'est ma seule consolation.

Merci, merci, mon cher et grand ami, pour tout ce que vous avez fait de généreux, pour tout ce que vous ferez encore.

Je vous embrasse.

EMILE ZOLA.

A la Chambre des Représentants

Presse Associée.

Washington, 19 janvier — La Chambre a pratiquement résolu aujourd'hui la question de l'élection contestée Brown-Swanson, du cinquième district de la Virginie, en faveur de ce dernier, un démocrate, en refusant de la prendre en considération.

Le budget des postes est venu ensuite à l'ordre du jour.

L'adoption de deux amendements surprimant un crédit de $171,000 pour le transport rapide de la malle dans le sud et un crédit de $225,000 pour un service spécial entre Kansas City et Newton, Kansas, a causé une surprise.

Le crédit pour la malle du sud rencontrait de l'opposition depuis cinq ou six ans, mais il avait toujours été maintenu jusqu'ici.

AMUSEMENTS.

Académie de Musique.

Le Vaudeville, ou spectacle composé de pièces détachées, n'a jamais fait de plus belles chambrées que cette semaine, avec les nains Rossow et les autres artistes, tous plus sympathiques les uns que les autres, aux habitués de ce théâtre.

La semaine prochaine, apparition du célèbre magicien chinois Ching Ling Foo, de Miss Gertrude Haynes, dont on ne saurait assez louer le talent de chanteuse et de comédienne.

On nous annonce aussi l'arrivée des frères Carpos, deux acrobates et équilibristes qui font de véritables merveilles.

Il faut nous attendre à des scènes désopilantes de gaîté avec Matthews et Harris, avec Bobby Ralston, avec Mack et Elliett, Harry Armstrong et Miss Mabel Cassidy. Il y a là un ensemble de talents qui attireront la foule au théâtre, dès premier soir.

Théâtre Crescent.

"Le prisonnier de Zenda" attire, comme nous devions nous y attendre, de belles chambrées au Crescent. Il est vrai que le principal rôle de la pièce est interprété par James O'Neill, un de nos meilleurs artistes dramatiques. Mais le répertoire de M. O'Neill est considérable. Il joue aussi, et à tour de rôle, "When Greek meets Greek", "Monte Cristo" et "Virginius",—autant de triomphes pour son talent.

St-Charles.

Beaucoup de monde, hier, au St-Charles, comme à l'ordinaire, surtout depuis qu'on y donne "Confusion", une des pièces qui ont obtenu le plus brillant succès. Nous en dirons autant des Variétés ou vaudeville.

On aime à entendre l'orchestre militaire des Dames, de Boston, les monologues de Murphy, les chansonnettes de Mabel Cassidy, de Grignère et de Boyer.

La semaine prochaine, "The Black Flag", drame militaire à grande effets de scène.

Tulane.

L'œuvre de Souza, "Bride Elect", telle que nous la présente, cette semaine, le Tulane, n'est pas seulement l'exécution d'une brillante partition; c'est aussi un splendide spectacle. La mise en scène en est riche à la fois et élégante; elle fait beaucoup d'honneur à la direction Klaw et Erlanger, ainsi qu'à leur habile agent, à la Nouvelle-Orléans, le Col. Rowles. Aussi, la salle est-elle comble à chaque représentation, matinée comme soirée. La semaine qui touche à sa fin sera une des plus heureuses de la saison au Tulane.

Théâtre de l'Opéra.

Hier, il y avait une belle salle à la représentation des Huguenots. M. Gibert était en voix, ainsi que Mme Fiérens, qui ne s'est jamais, depuis le commencement de la saison théâtrale, montrée plus dramatique qu'hier.

Nous devons envoyer nos compliments d'abord à M. Bouxman, superbe dans son rôle de Marcel, ainsi qu'à MM. Godefroy et Darnaud. Mme Faber nous a prouvé cette fois qu'elle a de la voix et qu'elle sait chanter.

Demain, samedi, en matinée, Les Petites Michu, prix d'entrée: 50 et 25 cents.

Le soir "La Navarraise" avec le 4e le 5e et le 6e tableau du "Trouvère".

Dimanche, en matinée, "Cavalleria Rusticana avec "La Fille du Régiment" — deux chefs d'œuvre.

Le soir, "Les Mousquetaires au Couvent". Il y aura foule au théâtre.

Lundi soir, grande représentation de gala au bénéfice de notre grande falcon, Mme Fiérens, la plus méritante de nos artistes françaises. Nous nous bornons, pour le moment, à cette annonce, comptant revenir sur cet intéressant sujet.

New Orleans City Park Improvement Association.

Nouvelle-Orléans, 19 janvier 1899.

Une réunion de la "New Orleans City Park Improvement Association" sera tenue le DIMANCHE, 29 courant, aux quartiers généraux des Commissaires du Parc, près du pont de l'avenue Esplanade, à midi dans le but de considérer certains amendements proposés à la charte.

Les membres sont respectueusement priés d'y assister.

Par ordre de

PAUL CAPDEVIELLE, Président.
JOS. BERNARD, Secrétaire pro tem. aux archives.

20 janv—10f—au 29 inc

AVIS SPECIAUX.

Banque Nationale d'Etat. — Nouvelle Orléans, le 17 janvier 1899—A la réunion régulière annuelle des actionnaires de cette banque, tenue ce jour, les suivants ont été élus directeurs pour l'année courante: PAUL GELPI, WM. ADLER, JONAS H. LEVY, JOS. L. HERWIG, J. WATTS KEARNY, JNO. H. O'CONNOR, C. H. CULBERTSON.

Et à une réunion du Bureau des Directeurs tenue ce jour, les officiers suivants ont été unanimement réélus: JNO. H. O'CONNOR, Président; C. H. CULBERTSON, Vice-Président et Caissier et HILLYER ROLSTON, Assistant-Caissier.

C. H. CULBERTSON, Caissier.

18 jan—3f

Compagnie d'Assurance du Sud de la Nouvelle-Orléans—No. 314 rue du Camp—Nouvelle Orléans, 14 janvier 1899—A une réunion du Bureau des Directeurs, tenue ce jour, un dividende semi-annuel de quatre pour cent a été déclaré, payable sur demande.

SCOTT McGEHEE, Secrétaire.

15 janv—1 sem

Bureau de la Germania Insurance Co.—No 311 rue du Camp—Nlle-Orléans, Lne, 15 janvier 1899.—A une réunion régulière du Bureau des Directeurs tenue le 13 courant un dividende de quatre (4) pour cent a été déclaré payable sur demande.

OTTO T. MAIER, Secrétaire.

15 janv—1 sem

PETITES ANNONCES.

ON DEMANDE—De suite, une cuisinière, premier ordre. Bons gages payés. Adresser 2002 avenue St-Charles, sac. St André.

20 janv—1f

ON DEMANDE—Une servante française pour travail de maison. S'adresser 2231 rue Canal. 15 janv

Argent à prêter—$25,000 à prêter en sommes au gré de l'emprunteur sur propriété fonc ère en ville, garantie hypothécaire. Jefferson C. Wenck, notaire public, bâtisse Cora, rue Commune, entre Chartres et Baronne. 12 jan—1m

ON DEMANDE—Une jeune fille de quatorze ans pour aider au ménage. S'adresser immédiatement au No 820 Esplanade.

11 janv—1f

ON demande Pour la Louisiane un agent général ou dépositaire. Société Médicale Polvnice Oil. (Voir aux annonces.) Position d'avenir assurée. Dr Alexandre, 1218 G. St N. W., Washington, D. C.

20 nov

ARGENT à prêter.—$175,000 à prêter sur propriétés en ville. Octave Gomez, 314 rue Carondelet, près Gravier. Heures, 9 à 10:30 et 2 à 4:30. 6 fév

AMUSEMENTS.

HOPKINS
THEATRE ST-CHARLES.
The Hopkins Dramatic Stock Co
—DANS—
"CONFUSION"
Vaudeville de Premier Ordre.
Mark Murphy, Boston Ladies Military Band, Grignère et Boyer, Mabel Cassidy.
2 représentations par jour, à 1:30 et 8 P.M.
Prix. 10c—20c—30c.
Premières réservées à 50c.
15janv—6f

HOPKINS
Académie de Musique.
VAUDEVILLE DE CHOIX.
Les Rossow Nains Renommés
Chiens savants de Herbert, Feuille de Musique animée, Collins & Ray, Jennie Reynolds McIntyre & Peak, Guilbert Granville.
Prix du soir—Parquet et Première, 50c., 75c.; Balcon, 25c.; Galerie, 10c.
Matinées Régulières Mardi, Jeudi et Samedi—10, 25, 50 cts.
15janv—6f

LE TULANE.
Parfait pour la Sécurité, le Son et la Vue.
CE SOIR ET TOUTE LA SEMAINE
Matinées Mercredi et Samedi à 1 heure
Klaw & Erlanger et B. D. Stevens présenteront
Le Plus Grand Opéra Comique de ..... SOUSA
THE BRIDE ELECT,
Dans toute sa Gloire Originale.
Personnel tout Etoile.
La semaine prochaine—WM H. CRANE.
15 janv—6f

THEATRE DE L'OPERA.
Deux Grandes Représentations.
Samedi, 21 Janvier. Matinée à 1 heure
Prix Populaires le Grand Succès,
LES PETITES MICHU,
Opérette en 3 actes, musique d'André Messager.
Le Soir, à 8 heures,
80me soirée d'abonnement,
LA NAVARRAISE,
Drame lyrique en 1 acte, musique de Massenet.
La représentation commencera par
LE TROUVERE.
On donnera les 4me, 5me et 6me tableaux avec un Bal et
Les portes s'ouvriront à 7 1/4 heures.
Le contrôle est ouvert chez Grunewald, 715 rue du Canal de 9 A. M. à 5 P. M.
20 jan—2f

LE CRESCENT
Parfait pour la Sécurité, le Son et la Vue.
CE SOIR ET TOUTE LA SEMAINE
Matinées Mardi, Jeudi et Samedi à 2 h
Daniel Frohman's Special Co.
Représentant le Grand Drame Romantique par Anthony Hope, Esq., auteur de "Rupert of Hentzau", etc., intitulé
THE PRISONER OF ZENDA
Avec Howard Gould dans son rôle original. Un Personnel Magnifique. Un Chargement de Décors Spéciaux
La semaine prochaine—JAMES O'NEIL
15 janv—6f

TERRIER SHOW,
—Sous les auspices du—
New Orleans Fox Terrier Club,
Odd Fellows' Hall,
JEUDI, VENDREDI, SAMEDI,
19, 20, 21 Janvier.
Ouvert de 10 A. M. à 10 P. M.
Entrée, Adultes ..... 50 cents.
" Enfants ..... 25 "
15janv—6f

CRESCENT CITY JOCKEY::::CLUB!
REUNION D'HIVER,
Commençant le 24 Novembre 1898, et continuant plus de
—:::100 JOURS:::—
CINQ COURSES JOURNELLEMENT,
Pluie ou Beau Temps.
C. S. BUSH, Gérant.
SHERIDAN CLARK, Secrétaire.
E. W. SIMMONS, Juge Président.
Les courses commencent à 2 heures P. M.
Entrée, comprenant les Tribunes, 50c.
19 nov—4m et 2eam

Il passa près de Graffe immobile derrière un mur de clôture, et se dirigea vers Tours.

Il fut aussitôt suivi par le policier.

La grille de l'octroi fut franchie.

On arriva sur la place où, dans l'ombre, les lignes de platanes dressaient leurs sombres masses.

L'individu prit la même direction que la fois précédente. Graffe mettait toutes ses facultés à ne pas le perdre de vue un seul instant.

A la faveur de l'obscurité, il put s'approcher jusqu'à une dizaine de mètres de l'inconnu. Rasant les murs, prêt à se tapir dans quelque coin à la moindre alerte, il le suivait fidèlement à travers les ruelles étroites.

L'homme ne devait pas se croire suivi. Il marchait à grands pas. Il atteignit bientôt une rue droite et large où il s'engagea délibérément.

—Rue Rouget-de-Lisle, murmura Graffe; est ce là qu'il demeure?....

L'individu tourna à droite.

Graffe aperçut alors une courte et sombre impasse, bordée de murs et de palissades, au fond de laquelle se dressait une unique maison, noire et élevée d'un seul étage.

L'inconnu alla droit à cette masure, ouvrit la porte et entra.

Il ressortit presque aussitôt, muni d'un panier.

Toujours suivi de Graffe, il franchit cinq ou six rues, s'arrêta à un cabaret où il acheta plusieurs bouteilles qu'il mit dans son panier, et revint à la masure de l'impasse.

Il enferma sur lui la serrure à double tour.

Les volets de la seule fenêtre étaient clos. Ils étaient percés, vers le premier tiers de leur hauteur, d'ouvertures en forme de croissants, une lumière filtra bientôt.

L'inspecteur s'approcha de la masure. Les volets vermoulus présentaient de nombreuses fentes. Graffe put facilement observer ce qui se passait à l'intérieur.

Au milieu d'une chambre pauvre, nue et basse, mal éclairée par une mauvaise lampe, l'inconnu, assis dans un fauteuil, faisait face à une table chargée de bouteilles. Il avait devant lui un vaste verre qu'il portait fréquemment à sa bouche, et, dans l'intervalle des rasades, fumait une longue pipe.

—Toi, mon bonhomme se dit l'inspecteur, avant une heure, tu seras dans un bel état.

Le policier quitta la fenêtre et vint près de la porte qu'il tâta avec soin.

Les ténèbres étaient épaisses.

Il sentit, du bout des doigts, une pancarte clouée. Il craqua une allumette et lut:

NOEL BACHELIN,

RECOUVREMENTS.

—Singuliers recouvrements!

Il repassa devant la fenêtre. L'homme buvait et fumait toujours.

L'inspecteur de police se rendit alors, d'un pas rapide, à son logement, près de la cathédrale.

Il dépouilla la défroque du professeur Bourdillon et endossa la tenue de maître Alexandre Bazin.

Il revint rôder autour de la villa des Amours.

Trois heures environ s'étaient passées depuis le moment où il avait vu le groom venir conduire "l'ami Large-Oreille".

Il pouvait être neuf heures.

La villa découpait en noir son élégante architecture sur le fond sombre du ciel, piqueté çà et là d'étoiles.

A travers les barreaux de la grille extérieure, Graffe entrevoyait le vestibule ouvert, faiblement éclairé par une lanterne de fer forgé à verres multicolores.

Il se promena quelque temps de long en large.

Bientôt il se rapprocha vivement de la grille. Une personne en tablier blanc traversait la cour.

Etouffant sa voix entre ses mains, le policier appela:

—Mademoiselle Adèle!

Le tablier blanc se dirigea vers la grille.

—Qu'y a-t-il?

—Vous ne me reconnaissez pas?

—Comment?.... C'est vous, monsieur Alexandre?

—Moi-même.

—A cette heure?

—Excusez-moi, mademoiselle. Je viens vous faire mes adieux.

—Vous partez?

—Oui, mademoiselle. Je trouve une place dans les environs. Je quitte Tours cette nuit.

"Alors, avant de m'éloigner, j'ai voulu venir voir si vous étiez toujours dans les mêmes intentions.

—Ah! J'ai bien l'idée à cela! Je viens d'avoir une de ces secousses....

Graffe insinua:

—Est ce que Mme de Beaugency serait souffrante?

Adèle répondit vivement:

—Non, vous n'y êtes pas.

Puis, brandissant le poing dans la direction de la ville de Tours, la domestique s'écria:

—Ah! le gueux!.... m'avoir ainsi trompée!

Le maître d'hôtel, en homme qui sait vivre, parut comprendre qu'il touchait à un point douloureux, et prit un air discret.

Avec une soudaine détermination, Adèle reprit.

—Tenez, monsieur Alexandre, vous êtes un homme sérieux, vous, un homme honnête. Je vais tout vous raconter. Vous allez voir si j'ai raison d'être furieuse. Attendez-moi seulement deux minutes. Je vais à la maison voir si l'on n'a pas besoin de moi, et je reviens.

Adèle s'éloigna en courant. Elle fut bientôt de retour.

Elle ouvrit la grille de la rue, et vint s'installer auprès de Graffe.

—J'ai le temps de causer avec vous, monsieur Alexandre. Le dîner est fini, et ces dames ont commencé à tailler leur baccara. En attendant le thé, je suis libre.

Graffe n'osait répondre, de peur de changer le cours des idées de la domestique.

—L'autre jour, monsieur Alexandre, quand j'ai repoussé vos offres, vous avez dû penser que j'avais le cœur pris?

Graffe crut devoir protester:

—Je n'ai fait aucune supposition, mademoiselle. Je me disais seulement que mon âge vous effrayait.

—Non, ce n'était pas votre âge qui m'arrêtait. Seulement, j'avais engagé ma parole. Je devais me marier prochainement.

—Tous mes compliments.

—Il n'y a pas de quoi. Mon promis s'appelait Noël Bachelin. Je l'avais rencontrée, le printemps dernier, un dimanche que j'avais été à l'assemblée de St-Avertin. Il m'enjola par de belles paroles; je le revis plusieurs fois depuis, et il fut convenu que nous nous marierions dans le courant de l'année. De semaine en semaine, les publications reculées. Les papiers de Noël n'arrivaient pas.

—Peut être quelque difficulté impossible à prévoir....

—Ah! bien oui!.... Je la connais, maintenant, la difficulté.... Enfin, vous allez juger vous même.

—C'est cela.

—Il n'était pas beau, pourtant, Noël. Mais il avait des manières distinguées et une conversation agréable. Il connaissait tout. Il avait tout vu. Il parlait de tout. D'après ce qu'il m'a dit, il avait, étant jeune, exercé pendant plusieurs années le métier de bijoutier que lui avaient fait apprendre ses parents.

"Mais, comme il disait, il était taillé pour les grandes affaires. Il avait pris un cabinet à Paris, où il occupait plusieurs clercs. Il était en train de réaliser une grosse fortune, quand il s'était trouvé tellement fatigué par le travail qu'il avait dû céder son cabinet et venir prendre l'air des coteaux de la Loire, sur le conseil des médecins. C'était là du moins ce qu'il me racontait. Je vois bien aujourd'hui qu'il s'est moqué de moi.

L'inspecteur partageait certainement cette opinion.

Il doutait fortement surtout que l'avis unique de la Faculté de médecine eût décidé le nommé Bachelin à céder son cabinet d'affaires. Le docteur qui a donné cette consultation, pensait-il, pourrait bien être, tout uniment, un juge d'instruction.

—Et moi qui étais assez bête pour lui remettre à peu près tout l'argent que je gagnais!...

—Quelle imprudence!

—Il n'y a pas quinze jours, je lui ai encore donné deux cents francs.

—Diable, se dit Graffe, il avait les dents longues, l'ami Large-Oreille.

—Il me disait qu'il avait trouvé d'excellents placements à faire. J'aurais dû me méfier.....

—Vous donnait il des reçus?

—Des reçus!.... Est-ce que je savais, moi?.... J'avais confiance en lui.

Le maître d'hôtel prononça gravement:

—Il ne faut jamais avoir confiance en personne, mademoiselle Adèle.

—Vous avez bien raison, monsieur Alexandre, et cela me servira de leçon.

—Et le misérable vous a abandonnée?

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.